

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

## II. — LE RAPPORT.

(Suite)

—Qu'importe ?  
 —Nous pouvons avoir dix-sept personnes à combattre.  
 —Des rumeurs !... des commis !... des laquais !... en vérité, voilà des ennemis bien redoutables ! Nous en aurons bon marché, crois-moi, Roncevaux...  
 —Je le souhaite, major.  
 —Et tu dis que le juif arrivera demain ?...  
 —Oui, demain.  
 —A quelle heure ?  
 —On l'attend pour souper, c'est-à-dire vers les huit heures du soir.

—Bien !... nous serons à l'hôtellerie avant lui.

Le major se retira dans sa chambre, où il emmena Denis, afin de délibérer avec lui sur la marche à suivre pour conduire à bonne fin cette magnifique entreprise.

Voici ce qui fut arrêté dans ce conciliabule :

Chacun des hommes de la troupe allait prendre le costume et l'apparence d'un marchand ambulancier.

On chargerait tous les chevaux d'autant de ballots de toile et d'étoffes qu'ils en pourraient porter ; les bandits les conduiraient par la bride, et, dans cet attirail inoffensif, on irait prendre possession de l'auberge du *Faucon blanc*, de toute la partie au moins qui resterait libre.

Ce plan était bon ; seulement, il fallait le mettre à exécution sur-le-champ pour arriver le lendemain dans la matinée, car des hommes à pied et des chevaux lourdement chargés ne marchent pas vite.

Denis reparut au milieu des bandits, auxquels il fit part des volontés du chef.

Chacun s'occupa, tout aussitôt, d'exécuter ses ordres.

En moins d'une heure, ces hommes aux visages durs et rebarbattifs avaient pris, comme par enchantement, l'aspect placide et débonnaire de bons commerçants voyageant pour leurs affaires. Les chevaux eux-mêmes, chargés de pyramides de ballots, baissaient la tête d'un air humble et ne piaffaient pas comme de coutume.

On eût dit qu'ils voulaient se conformer au rôle qu'ils étaient appelés à jouer.

Quand tout fut prêt, les chevaliers du poignard se mirent en route.

Ils étaient au nombre de sept, y compris le major et Denis. Les autres restaient au château pour le garder.

## III. — L'AUBERGE DU FAUCON BLANC.

Le village de Goldner, bien connu des artistes et des touristes qui visitent les bords du Rhin, est situé dans une position charmante.

Aujourd'hui encore, il mire dans les eaux vertes et bleues ses maisons à pignons pointus et ses étroites fenêtres à tout petits carreaux.

Un anse microscopique sert de lieu d'asile à quelques barques de pêche et de transports dont les voiles triangulaires frissonnent au souffle du vent.

L'hôtellerie du *Faucon blanc* existe encore de nos jours.

Seulement, elle a changé de nom, nous ne savons pourquoi : elle s'appelle maintenant l'auberge des *Rois Mages*.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, l'hôtellerie dont il s'agit avait deux issues principales, l'une sur la rue, l'autre sur le fleuve.

Une petite terrasse, à balustres de bois tournés, dominait le Rhin auquel on descendait par un escalier de quelques marches dont les flots transparents baignaient la dernière.

C'est là qu'on amarrait les barques, à des anneaux de fer disposés exprès.

Dix heures du matin sonnaient au moment où les prétendus marchands, conduits par le major et Denis, arrivèrent avec leurs chevaux pesamment chargés dans la cour de l'auberge.

Otto Gutter, l'hôte du *Faucon blanc*, sortit de la maison pour les recevoir.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, court et gros, dont le ventre rappelait celui de Falstaff, et dont la figure offrait un échantillon de ce type grotesque, vulgairement attribué aux casse-noisettes de Nuremberg.

Malgré cette protubérance abominable développée outre mesure

et cette trogne empourprée et comique, Otto Gutter ne manquait point d'une sorte de solennité dans sa démarche.

Il se dirigea vers le major, qui se trouvait le plus avancé de son côté, et, soulevant son bonnet avec politesse, il lui dit : — En vérité, mon maître, j'en suis bien marri, mais il est de toute nécessité que je vous engage à passer votre chemin...

Le major tressaillit.

—Passer notre chemin ?... —répéta-t-il.

—Mon Dieu, oui.

—Et pourquoi ?

—Parce qu'il m'est impossible de vous loger...

—Votre hôtellerie est donc pleine ?

—Elle est absolument vide, au contraire...

—Eh bien ?...

—Mais elle est retenue.

—Pour quand ?

—Pour ce soir.

—Tout entière ?

—Oui.

—Et par qui, mon Dieu ?...

—Par un voyageur, avec sa suite.

—Quelque grand seigneur ?

—Le fameux Van Goët de Cologne, — répondit Otto Gutter avec emphase.

Et tandis qu'il prononçait ce nom, il semblait se gonfler de toute l'importance du personnage qu'il était appelé à recevoir.

—Ah ! s'il s'agit du fameux Van goët, — répliqua le major, — je n'ai rien à répondre...

—Vous voyez...

—Il a retenu aussi, sans doute, vos écuries pour ses équipages ?

—C'est, au contraire, la seule chose qu'il ait laissée libre... il voyage par eau...

—Mais, alors, vous pourriez loger mes chevaux ?...

—Parfaitement.

—Eh bien, logez-les.

—Mais vous ?

—Oh ! nous, nous coucherons à côté d'eux, sur la paille fraîche... Nous ne sommes point difficiles, et pourvu que vous puissiez nous offrir un bon dîner et un bon souper...

—Rien de plus facile : j'ai de la viande de boucherie, de la volaille, du gibier et du poisson, de quoi nourrir cent personnes...

—A merveille ! donnez vos ordres, je vous prie pour qu'on songe à notre repas, tandis que nous allons mettre les chevaux à l'écurie.

Otto Gutter fit un signe qui équivalait à un acquiescement et tourna sur ses talons.

Le major l'arrêta.

—Les marchandises contenues dans nos ballots sont d'une grande valeur, — lui dit-il, — ne pourriez-vous les enfermer dans quelque endroit où elles seraient en sûreté ?

—Parfaitement, — répondit l'hôte ; — il y a une salle basse qui semble faite toute exprès pour cet usage... Qu'on décharge vos ballots, je vous apporterai la clef de cette salle tout à l'heure.

En effet, au bout de moins d'une demi-heure, les chevaux étaient à l'écurie, devant des râteliers bien garnis, et on rangeait les marchandises en bon ordre dans une sorte de petit caveau voûté et obscur, dont le major conservait la clef dans sa poche.

Un excellent repas fut ensuite servi à la bande : puis les uns allèrent se jeter à l'écurie sur la paille, afin d'y goûter un peu de repos, et les autres visitèrent l'hôtellerie et ses alentours, afin de se rendre compte des localités.

La journée toute entière se passa ainsi.

Vers le soir, quand approcha l'heure de l'arrivée de Van Goët, l'activité redoubla dans la maison.

Maître et valets déployèrent un zèle bruyant. On entendit tourner les broches, chanter les ragoûts et crépiter les fritures.

Enfin, une sorte de vigie, placée en haut de la maison, signala l'approche d'une embarcation importante qui s'avancait rapidement, poussée par ses voiles déployées et par les avirons de huit rameurs.

—Ce doit être le fameux Van Goët de Cologne ! — s'écria Otto Gutter en essayant du revers de sa main gauche, son front baigné de sueurs, et en se hâtant de se dépouiller du tablier blanc, insigne glorieux de ses fonctions de chef de cuisine.

C'était bien Van Goët, en effet.

Il fut impossible d'en douter lorsque la grande barque s'arrêta en face du petit débarcadère dont nous avons parlé.

Le juif archimillionnaire quitta d'un air nonchalant les coussins de velours noirs sur lesquels il était étendu, et mit pied à terre.

C'était un homme de quarante ans à peine, somptueusement vêtu, d'une taille haute et riche, et dont le visage noble et régulier n'avait emprunté au type judaïque que son nez en forme de bec d'aigle, ses yeux noirs perçants et ses cheveux noirs un peu crépus.

Derrière lui marchaient deux commis, entièrement vêtus de noir, dont l'un portait sur son bras un énorme portefeuille rouge, assez semblable à celui d'un ministre, et l'autre une cassette de petite dimension, mais qui semblait excessivement lourde.